

Resituer l'internationale à Genève

Autor(en): **Herranz, Sylviane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **33 (2017)**

PDF erstellt am: **19.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-681760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RESITUER L'INTERNATIONALE À GENÈVE¹

SYLVIANE HERRANZ

À l'occasion des 150 ans du premier congrès de l'Association internationale des travailleurs tenu à Genève, une promenade a été organisée sur des lieux de mémoire ouvrière. C'est à la rue de la Terrassière, dans la commune des Eaux-Vives à Genève, que le congrès s'est déroulé. Du 3 au 9 septembre 1866, des délégués de l'Internationale, née deux ans plus tôt à Londres, se réunissaient dans une grande salle de la brasserie Treiber pour discuter des revendications, des statuts et des moyens de combattre ensemble l'exploitation et le capital.

Le bâtiment de la brasserie ayant disparu, c'est à l'opposé des Eaux-Vives, au cimetière de Saint-Georges, que débute ce 24 septembre 2016 la balade commémorative. « Une promenade de mémoire pour resituer l'Internationale dans cette ville », explique Georges Tissot, ancien secrétaire général du SIT et ancien président de la CGAS, qui l'a mise sur pied avec, notamment, le Collège du travail et l'AÉHMO.

À l'entrée d'une allée, une première stèle, celle d'Émile Nicolet (1879-1921), secrétaire romand de la FCTA (voir ill. 26). Il a créé une cinquantaine de syndicats de base, dans le commerce et les transports, et a pris une part active à la grève générale de 1918. « La classe ouvrière de Genève reconnaissante », s'affiche sur la pierre. « 6000 personnes se sont réunies ici à son enterrement. Aujourd'hui, tous les militants syndicaux aimeraient une telle inscription sur leur tombe », sourit Georges Tissot.

Un peu plus loin, le cortège s'arrête sur la tombe de Louis Bertoni (1872-1947), anarchiste genevois et rédacteur du journal *Le Réveil Il Risveglio* (voir ill. 27). Typographe, il parcourait la Suisse durant ses

¹ Cet article a été précédemment publié dans *L'Événement syndical*, n° 43, 26.10.2016.



26 et 27. Tombes d'Emile Nicolet (Genève, 1921) et de Louis Bertoni (Genève, 1947). Photographies Alberto Campi

week-ends pour donner des conférences. Et a passé passablement de jours en prison. «La pierre a été posée en 1948. Nous recherchons son auteur. Il y avait beaucoup de libres penseurs italiens parmi les marbriers de Genève», relève Marianne Enckell, de l'AÉHMO, racontant aussi que durant des années, les anarchistes se retrouvaient ici le matin du 1^{er} Mai.

De Johann Philipp Becker...

Protégé par les bras d'un thuya géant, c'est un personnage central de l'AIT qui repose à quelques centaines de mètres de là. La stèle de Johann Philipp Becker (1809-1886), déstabilisée par les racines de son protecteur, comporte quelques mystères : des inscriptions en sept langues, témoins de son engagement, que les historiens tentent de décrypter, le temps les ayant estompées (voir ill. 4). Becker, immigré allemand, actif dans le mouvement républicain en Allemagne, dans celui de Garibaldi en Italie, et à Genève avec les radicaux, a été l'artisan de l'AIT en Suisse, relate Patrick Auderset. Il créa de nombreuses

sections de l'Internationale, participa à tous ses congrès, et prononça le discours inaugural de celui de Genève.

La balade se poursuit par le bois de la Bâtie, puis surplombe le quartier de la Jonction. Riche de son histoire ouvrière : le dépôt des TPG, théâtre d'une grève en 1902 qui aboutira à une grève générale cantonale. Une grève contrastant, comme l'a expliqué Charles Heimberg, avec celle des maçons l'année suivante, qui s'est épuisée et s'est terminée par le départ de tous les ouvriers italiens et français. La Jonction dévoile aussi ses traces d'anciennes usines, délocalisées ou fermées.

...à Lénine et aux victimes du travail oubliées

Les promeneurs rejoignent ensuite la rue des Plantaporrêts. Au numéro 3, une plaque a été apposée pour marquer la présence de Lénine, qui y vécut de 1904 à 1905 (voir ill. 28). Lieu où des délégations soviétiques venaient «s'incliner», au grand dam de squatters qui rappelaient, avec des banderoles, la répression contre les anarchistes en URSS. Juste derrière, la rue des Gazomètres. Dans ce quartier, le 23 août 1909, l'usine à gaz explosait, faisant 13 morts et une centaine de blessés. «Le hasard a fait qu'il y a eu le même nombre de victimes que le 9 novembre 1932, lors de la fusillade de Plainpalais. Mais ces 13 morts-là sont oubliés de la mémoire collective», regrette Charles Heimberg. «La mort au travail est encore considérée comme une



28. Plaque à Lénine (Genève, 1967). Photographie Alberto Campi



29. Buste de Georges Favon (Genève, 1952).
Photographie Alberto Campi

fatalité. Même le journal socialiste de l'époque s'offusquait qu'une usine si dangereuse soit laissée en zone urbaine, tuant des passants, mais pas un mot sur la mort des ouvriers! ».

Continuant son chemin, la cohorte débouche sur la plaine de Plainpalais où se trouvent plusieurs sites emblématiques. Il y a d'abord le monument en mémoire du radical Georges Favon (1843-1902) sur lequel est inscrit : « Pas de progrès sans justice sociale » (voir ci-contre). Une épitaphe mettant en perspective le personnage, conseiller d'État radical, proche du socialisme, et dont les discours virulents, appelant à la lutte contre la tyrannie, feraient pâlir certains socialistes d'aujourd'hui... C'est lui qui a prononcé le premier discours du 1^{er} Mai à Genève, en 1890.

Lieux emblématiques

Depuis le buste de Favon, le regard porte sur le Temple unique, aujourd'hui église catholique. C'est dans ce bâtiment, construit par les francs-maçons en 1859, devenu ensuite une brasserie, que s'était installée la section genevoise de l'Internationale, avant qu'il ne soit racheté, en 1873, par un intermédiaire de l'Église.

À quelques pas se trouve le Victoria Hall, où Jean Jaurès a donné, en 1904, quatre conférences réunissant chaque soir 1600 personnes dans la salle et autant dans la rue ! Plus au sud, sur l'avenue du Mail, se trouvait la brasserie Handwerk, lieu de nombreux meetings. Louise Michel s'y est exprimée. La petite histoire raconte – c'est un mythe selon des historiens – que le 8 mars 1904, lors d'un meeting en mémoire de la Commune de Paris, le jeune Mussolini y aurait rencontré Lénine.

Les pas nous mènent tout au sud de Plainpalais où, en 1982, des maçons de la FOBB sont venus poser un gros bloc de granit, la Pierre, en hommage aux 13 victimes tombées sous les feux de l'armée 50 ans plus tôt. «Le 9 novembre 1932, des jeunes recrues paniquées tiraient sans sommation sur une manifestation ouvrière qui protestait contre la tenue d'un meeting fasciste», explique Jacques Robert, ancien de la FOBB puis d'Unia, qui avait organisé l'opération avec les militants. «La pierre a été posée sur les lieux mêmes de la fusillade. La troupe était là, derrière l'église», montre-t-il. «Il y avait la crise, des milliers de chômeurs à Genève, la montée du fascisme en Italie, du nazisme en Allemagne. Les recrues ont arrosé la place, faisant 13 morts et 65 blessés, dont des passants et des curieux, beaucoup atteints dans le dos...»

Hommage aux brigadistes et à Tronchet

Chargés de ce souvenir, les marcheurs traversent le carrefour, jusqu'à la rue Dancet où se dresse l'œuvre du sculpteur Manuel Torres, érigée en juin 2000 par la Ville en hommage aux volontaires suisses de la guerre d'Espagne entre 1936 et 1938. Un monument pour ne pas oublier cette solidarité contre le putsch franquiste. S'il se trouve ici, on le doit à l'un des derniers brigadistes genevois encore en vie à l'époque. «Eolo Morenzoni habitait juste à côté. Il était parti à 16 ans et demi en Espagne. Quand la question du lieu s'est posée, il m'a dit qu'il était hors de question de le mettre ailleurs», se souvient Charles Heimberg.

La balade passe ensuite par la rue des Pavillons 4, où se trouvait le Foyer antifasciste et la «cuisine des exilés» dans les années 1930, pour se terminer au parc Gourgas, derrière l'immeuble de la coopérative La Ruche, fondée en 1957 par Lucien Tronchet (1902-1982), anarcho-syndicaliste genevois de la FOBB qui constitua la Ligue d'action du bâtiment. L'immeuble accueille aussi le Collège du travail, fondé par le syndicaliste. Ce même Tronchet qui, à l'occasion du 100^e anniversaire du congrès de l'AIT, écrivait dans la *Revue syndicale suisse*² : «Le syndicalisme moderne, en s'appuyant sur la charte de l'AIT, proclamée à Genève en 1866, a dépassé le stade des conquêtes purement matérielles. Il a donné et développé la conscience du droit à la dignité de la classe ouvrière».

² «Le congrès de Genève de l'Association internationale des travailleurs du 3 au 9 septembre 1866», *Revue syndicale suisse*, vol. 58, 1966.